

Le feuilleton : fille des champs : [1ère partie]

Autor(en): **Châtelain**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 45

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215938>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

c'est-à-dire sans fruits, une façon gentille de ne pas tenter le passant, de ne pas le distraire, presque un perpétuel : « Circulez ! » La route, en effet, est là pour qu'on circule; rien ne doit pousser à la halte, que l'ombre, qui est gratuite et partout semblable.

Comme les enfants des marins prennent, du spectacle de l'eau infinie et des paquebots rôdeurs, leurs premières notions de la grandeur du monde, ainsi les petits terriens s'instruisent et rêvent, devant les autos poussiéreuses qui passent, et s'en vont sans cesse là-bas, plus loin, ailleurs.

La route est imprégnée de poésie. Sauf les gens très instruits, on ne sait pas au juste d'où elle vient, en somme, ni où elle va. On sait seulement qu'elle continue, pleine d'imprévus possibles, de contours probables, dans un décor sans cesse nouveau, grosse de multiples incidents qu'on ne saurait prévoir. Elle est imprégnée de poésie. C'est pourquoi, dans la vie si quotidienne, quand la monotonie des gens et des choses vous prend aux épaules et vous fait horreur, il y a ce remède souverain : le sac au dos, un bâton solide, et la grande route !

(23 juillet 1917.)

Maurice PORTA.

LE PATOIS VAUDOIS AU PALAIS FÉDÉRAL

HACUN sait que les trois langues nationales sont l'allemand, le français et l'italien. L'usage de tout idiome est officiellement interdit au sein des Chambres fédérales. Un député facétieux essaierait en vain de toute autre langue, morte ou vivante, il se verrait interrompu par la sonnette du président.

Comment donc le patois vaudois a-t-il pu s'insinuer sous les lambris dorés du Palais fédéral et chatoiller les oreilles des pères de la Patrie ?

C'était en 1881. Un député vaudois avait présenté aux Chambres un postulat relatif à l'achat des chevaux de cavalerie. On se souvient que, pendant longtemps, les chevaux du pays étaient méprisés des colonels fédéraux. Ceux-ci préféraient fournir notre cavalerie de chevaux mecklembourgeois et français. Il s'agissait donc de faire revenir nos hauts fonctionnaires de leur engouement irréflecti pour les produits étrangers et d'encourager nos éleveurs par le recrutement dans le pays de tous les sujets chevalins propres au service.

Une commission fédérale était réunie à Berne pour étudier cette question. L'auteur du postulat en faisait partie. La discussion était nourrie. Chacun s'exprimait, qui en allemand, qui en français. Mais, petit à petit, les orateurs des bords de l'Aar et de la Limmat passaient de la langue écrite aux dialectes qui leur étaient propres. Or, vous savez la variété qui existe dans les dialectes teutons.

Notre député, familier avec la langue de Goethe, de Schiller et de Lessing, n'entendait rien du tout du jargon adopté par les orateurs. Il eut la malice de ne pas rappeler ses collègues à l'observation du règlement qui prohibait les langues... étrangères. Il prit gravement la parole en ces termes :

« Monsu lo Président et ti vò qu'avai tant bin su devesa ora. Vu assebin vo derè ôquiè. Mè seimblie, au respect, que vo ne compregnant rein ai z'afférés. N'âmo pas lê fignolets que volliant dai tzévaux dé cique; cliiau dai paysans dé per tsi no sont se bons que les zèbres que vo z'alladé queri per la Prusse ou lou Hanovre. Lai yà par lo gros dé Vaud, à Velâ-lou-Grand, à Tsabrà et d'au côté des Franches-Montagnes dai cavallès que sont prâu boïnès por lê dragons. Le proposè d'invoyi nouté colonaux atzeta totè lê bounès bites dé la Suisse. Qu'èin ditès-vo ? »

L'orateur continuait avec un sang-froid imperturbable et inquiétant. Les assistants, ahuris, se regardaient comme des chiens de faïence, ne comprenant rien à ce galimatias. Leurs regards enveloppaient l'orateur qu'ils supposaient atteint d'un dérangement cérébral.

Celui-ci, après une pause, s'adresse en souriant à ses collègues : « Messieurs, vous venez de me faire entendre le dialecte rustique de vos cantons : j'ai tenu également à vous donner un échantillon du patois du canton de Vaud. » Et tous d'éclater de rire.

La leçon fut bonne. On ne parla plus, dès lors, au Palais fédéral, que les langues autorisées par le règlement.



FILLE DES CHAMPS.

I

Sur la grande place ombragée de platanes, la fête lat son plein, fête des écoles, jour d'adieu à la grammaire, aux déclinaisons grecques, aux formules hiéroglyphiques sur le tableau noir. Il faudra bien y revenir, sans doute, après les vacances, mais qui y songe ? C'est si long, six semaines, quand on a douze ans et que le cœur chante...

Sous l'œil bienveillant des maîtres, les garçons grimpent aux mâts de cocagne, ou enfermés dans des sacs rivalisent de vitesse à la course; les plus grands tirent au flobert sur des pipes de terre ou des poupées qui font la révérence quand le coup les atteint. Les fillettes, essaim gazouillant, remplissent les allées et les pelouses : robes claires, longues tresses terminées par un nœud de ruban; partout la joie de vivre, des bouches rieuses, des yeux qui brillent sous des fronts blancs.

De chauds rayons de soleil, où bourdonnent des insectes à travers le feuillage, marbrent le sol de taches d'or. Glissant parmi la foule, les camelots promènent leurs éventaires chargés de jouets : pantins gigotant au bout d'un fil, singes en plomb vêtus de peluche écarlate, qui s'accrochent partout, serpents de carton toujours ondulant quand on les tient par la queue, petits diables sortant à l'improviste de la boîte qui leur sert de gîte, épingles d'aluminium aux armes de la ville, médailles enrubannées. Au-dessus des têtes flottent, captifs, les ballons de baudruche rouges et bleus; sifflets et trompettes rivalisent d'ardeur, mêlant leurs notes aiguës au bruit confus des voix qui, joyeuse rumeur, remplit la place. Par intervalles passent dans l'air des coups de grosse caisse, des ronflements de trombonne, la voix argentine des cymbales. Devant Guignol, la foule pressée regarde en extase Colombine donner des soufflets à Pierrot, et se pâme de rire lorsque celui-ci tombe raide mort pour ressusciter aussitôt et faire un grand pied de nez à son irascible moitié. Des marchands d'oranges orient leur marchandise; des gamins, avec volupté, sucent de longs bâtons de sucre d'orge; jetés par poignées, les confetti de papier pailletent les chevelures.

Aux accents criards de son orgue, le carrousel tourne, infatigable. Fièrement campés sur leurs chevaux de bois, amazones et cavaliers passent et repassent devant les mamans qui surveillent les petits assis dans les voitures.

— O mère ! dit une voix dans la foule des spectateurs, j'aimerais tant à faire un tour, moi aussi.

— Mais, mon pauvre enfant, jamais tu ne pourrais te tenir, ça tourne si vite, le vertige te prendrait.

— Oh non ! des deux mains... Tu vois, à cette tige de fer où le cheval est suspendu... Mère, permets, je t'en prie; jamais encore je n'ai été sur le carrousel.

— Impossible; sois raisonnable. D'ailleurs tu n'as pas de carte.

— Pas de carte, c'est vrai, répond l'enfant avec un geste de désespoir. Voilà ce que c'est d'être toujours malade et de ne pas aller à l'école.

— Allons-nous-en, reprend la mère; cela te donne trop envie.

— Au contraire, restons encore. Ça m'amuse de voir les chevaux tourner; c'est toujours mieux que rien. Pourtant... si j'osais, je demanderais une carte à ce monsieur qui porte une cocarde à la boutonnière; peut-être me la donnerait-il, puisque nous sommes pauvres.

— Garde-t'en bien, le carrousel n'est que pour les écoliers.

L'enfant baisse la tête avec un grand soupir, tandis que sa mère, furtivement, essuie deux larmes qui perlent au bord de ses paupières humides.

Mères dont les enfants s'ébattaient au soleil avec des cris de joie, remerciez-vous quelquefois Dieu de vous les avoir donnés si beaux et si forts ? Leurs membres sont souples, leurs joues roses, et le vent, quand ils courent, joue dans les mèches folles de leurs cheveux flottants. Ils grandiront, joie de votre

cœur, orgueil de vos yeux, deviendront de sveltes jeunes filles, de fiers jeunes hommes à la mâle tournure. C'est tout naturel, n'est-ce pas ? Ce sont vos enfants... D'autres sont contrefaits, bossus, se traînent, lamentables, entre deux béquilles, et tout pâles, avec leur tête de vieux qui souffre, ont le sourire navrant de l'homme qui rit pour ne pas pleurer. On dit : « Pauvre enfant ! » avec un frisson de pitié, et l'on passe plus vite. Mais la mère, elle, ne passe pas; sa douleur chaque jour devient plus aiguë avec l'espoir perdu et l'amertume croissant au cœur de son enfant. Petit, il se savait à peine bâti autrement que les autres; avec la connaissance vient la révolte, faite d'aigres jalousies et de murmures mal étouffés.

(A suivre.)

Dr CHATELAIN.

Le meilleur des horaires est toujours celui qui vous est familier. On y trouve toujours ce qu'on veut et rapidement. L'habitude de l'Horloge du Major Davel (Imprimerie Delacoste-Borgeaud, éditeur) n'en veut pas d'autre, car il trouve à celui-ci toutes les qualités désirables : classement logique, clarté, facilité de consultation, etc., etc. Morale : Demandez l'Horloge du Major Davel.

GRAND THEATRE. — Ce soir samedi, troisième et dernière soirée classique avec *Le Malade imaginaire*, comédie en 3 actes de Molière, et *Les Précieuses ridicules*, comédie en 1 acte, de Molière.

Dimanche 7, une seule représentation du grand drame d'Alexandre Dumas : *La Tour de Nesles*. Toute la troupe des artistes hommes joue dans ce drame. Les costumes sont fort beaux. Le rideau lèvera à 8 heures très précises.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine, *La fille de la tourbière*, œuvre dramatique en quatre parties. En mer et *Le rancho del Prado*, deux nouveaux épisodes du *Motocycliste infernal*. Enfin, présentation de la cinquième sélection de *La plus belle femme de Suisse*.

Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39

Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 1/2 h.

Du Vendredi 5 au Jeudi 11 Novembre 1920

Dimanche 7 Novembre : 2 MATINÉES à 2 1/2 h. et 4 1/2 h.

UN NOUVEAU SUCCÈS NORVÉGIEN La Fille de la Tourbière

Splendide drame moderne en 4 parties avec les mêmes interprètes que le dernier succès
DANS LES REMOUS

2 nouveaux épisodes de l'immense succès

Le Motocycliste infernal

Grand drame d'aventures extraordinaires avec TARZAN

7me épisode :

En Mer !

8me épisode :

Le Rancho del Prado !

4me SÉLECTION DE La plus belle femme de Suisse

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLËSSE DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.